



www.citizenjazz.com

Ennio Morricone, Bruno Angelini l'accueille plus qu'il ne l'interprète. La musique du compositeur italien fait certes office de fil conducteur, mais elle est souvent dissimulée dans le discours très personnel du pianiste. L'objet de ce répertoire n'est pas, justement, de proposer une relecture des bandes originales des films de Sergio Leone, mais plutôt de s'appuyer dessus pour proposer une lecture des films en question. Ainsi les noms des thèmes ne sont pas cités et le disque se décompose en deux grandes parties : sept plages non nommées pour Giù la testa (Il était une fois la révolution), et sept autres pour Il buono, il brutto, il cattivo (Le bon, la brute et le truand).

Durant chacune de ces parties, ce sont les impressions du musicien par rapport au cinéma de Leone, dans lequel la musique de Morricone joue un rôle fondamental, qui sont relatées. Exit donc, les clairons de cavalerie, les guitares fièrement électrifiées et les rythmes évoquant le galop des chevaux. Exit l'angoisse mystérieuse que faisaient naître les grands espaces poussiéreux, les cavaliers énigmatiques ou la violence, toutes notions si bien incarnées par Edda Dell'Orso chez Morricone. Le pianiste n'occulte pas ces éléments fondamentaux de l'art du cinéaste Italien, mais son regard se porte ailleurs. Il y a ce que la caméra filme, mais aussi ce qui est hors-champ, comme les contextes historiques des deux films traités, ou les personnages et les relations qu'ils entretiennent, qui ne se résument pas à quelques regards perçants et quelques coups de feu. En face de la profusion d'instruments de la bande originale, Angelini utilise un éventail de matériel inhabituellement étendu pour lui. Son piano se dédouble, il enregistre des séquences au Fender Rhodes qu'il fait tourner en boucle. Sur son piano, il dispose cloches et grelots. Ses ajouts sont aussi discrets que ceux de Morricone extravagants. En utilisant ces instruments additionnels dans des épisodes atmosphériques et en délivrant d'intenses envolées au piano seul, il prend nos références à contre-pied.

Leone Alone peut être vu comme une antithèse, une lecture opposée aux lieux communs concernant le cinéma du réalisateur italien. Tout ici n'est que délicatesse, gravité et retenue. Aussi surprenante soit-elle, cette vision est loin d'être incongrue. En effet, la virilité du cinéma de Leone est en grande partie due à la musique de Morricone, qui a su insuffler aux films une dimension épique ou dramatique. Mais si l'on s'attache à l'image, l'œil du réalisateur s'attarde sur l'espace, l'attente, l'ellipse. Sur les regards échangés et les non-dits. C'est donc bien l'image, les personnages et leurs vies que le pianiste met en musique, de manière introspective. Il prend le temps de créer des ambiances pour en faire échapper, presque par évaporation, thèmes et développements mélodiques. Non-contentes de représenter un bel hommage aux lenteurs affectionnées par le réalisateur, ces plages magnifiques en révèlent l'indispensable féminité.

Olivier Acosta



www.culturejazz.fr

Bruno ANGELINI : « Leone Alone – Piano solo »

Je ne m'en cache pas depuis fort longtemps : Bruno Angelini est un de mes pianistes favoris. Quoi de plus naturel, bien fatiguée un soir de retour du travail que d'écouter son second disque de l'année après son excellent « Instant Sharings » en quartet (Chronique, Pierre Gros-mai 2015) ? Histoire de décrocher... Sans savoir ce qui était à l'origine du disque, ce fut à la première écoute, un moment intense et rempli d'émotions ! Un décollage immédiat... Il était une fois la lévitation ! Car de la musique d'Ennio Morricone, ce n'est qu'à la seconde, puis troisième écoute que j'ai retrouvé les indices, comme des petits cailloux blancs. Leone pour Sergio, Alone pour faire écho à son disque solo « Never Alone » (2006). Deux films ont servi de trame, « Il était une fois la Revolution » (Giu la Testa) et « Le bon, la brute et le truand ». À l'heure où beaucoup s'inspirent de musique déjà écrite, sans s'affranchir vraiment du sujet, on peut dire que Angelini de son côté a parfaitement assimilé son sujet, ce qui lui permet de s'en éloigner, de l'admirer, de le mettre en valeur ! On n'est jamais mieux aimé qu'avec une certaine distance, on ressent cet amour de la musique de Morricone par toutes les pores de la peau, c'est un régal intégral où Angelini s'est laissé aller et communique son admiration du musicien italien. Enregistré au Studio de la Buissonne avec l'écoute de Philippe Ghielmetti, le son est parfait et sert admirablement ce magnifique projet. Un disque à s'offrir (et écouter) les yeux fermés ou offrir à tous les amoureux du piano et/ou des westerns de Sergio Leone. Même Alone ! F.D.



Bruno Angelini

Leone Alone

1 CD Illusions Music / illusionsmusic.fr



Nouveauté. Ce disque pose mieux que d'autres la question des relations de la

musique à un modèle, du point de vue de l'artiste comme de celui de l'auditeur. Puisque c'est ici Sergio Leone qui inspire les solos de Bruno Angelini à partir d'*Il était une fois la Révolution* et *Le Bon, la brute et le truand*, il faut chercher les clés d'écoute au-delà de la musique de Morricone, dans le souffle historique, la caractérisation des personnages ou la matière sonore inépuisable des films eux-mêmes. On comprend mieux alors le projet du pianiste de « *partir de la musique et de la transformer, la combiner, l'interpréter au gré de [son] ressenti des différentes parties des films évoqués.* » Alors que la musique apparaît de façon discontinue et toujours ciblée dans les films, on est frappé par un *continuum* inextricable où viennent s'entrecroiser les (leit) motifs, pas nets et ciselés, mais dans une sorte de flou où nos souvenirs semblent les convoquer. Réharmonisations flottantes, longues phases étales, trémolos emphatiques ou dégradés chromatiques sont quelques outils de ce « travail de mémoire » psychologique et musicale, qui restituent la temporalité si ouvragée des films, eux-mêmes truffés de *flashbacks* (tels les douloureux souvenirs irlandais de John dans *Giu La Testa*). On en oublie presque les références strictement pianistiques qui ont façonné la sensibilité et le beau toucher de Bruno Angelini, parfaitement rendus par la captation de Gérard de Haro. •

VINCENT COTRO

Bruno Angelini (p, Fender Rhodes, perc). Pernes-les-Fontaines, Studio La Buissonne, 14 novembre 2014.



BRUNO ANGELINI

WESTERN MAGNÉTIQUE

LE PIANISTE REND HOMMAGE AU CINÉMA DE SERGIO LEONE ET SIGNE UN PASSIONNANT EXERCICE EN SOLITAIRE.



BRUNO ANGELINI
Leone Alone
(Illusions)

■ C'était un vieux fantasme. Ce sont les meilleurs. Ceux qui mûrissent nonchalamment, excessivement, secrètement, avant de devenir réalité. Du coup, quand ils prennent vie, ils ont ce petit parfum de vérité qui fait du bien. Il faut dire qu'on comprend Bruno Angelini : Ennio Morricone (surtout dans sa période Sergio Leone) a été repris, retravaillé, réarrangé en long en large et en travers. À commencer par le monde du jazz qui lui a souvent payé

son tribut, de John Zorn à Enrico Pieranunzi. Par quel angle donc aborder ce monument de l'imaginaire (sonore et visuel) collectif ? Comme souvent, c'est l'appropriation totale, exclusive, subjective, qui fonctionne le mieux. Le pianiste français s'empare donc de la B.O. d'*Il était une fois la révolution* et du *Bon, la Brute et le Truand* pour faire ce qu'il sait faire : de l'improvisation impressionniste, du minimaliste malin, du lyrisme libertin. Faux solo, faux disque de reprise(s) et faux ami, *Leone Alone* n'est pas un vulgaire remake, c'est un (auto)portrait poétique. MATHIEU DURAND

Sergio Leone, autrefois considéré exclusivement comme l'inventeur du western spaghetti, est un créateur aujourd'hui reconnu, cinéaste mélancolique et réflexif dont l'association légendaire avec Ennio Morricone a fourni quelques-unes des plus belles musiques au cinéma, de son premier western Pour une poignée de dollars à son opus testamentaire Il était une fois en Amérique. A l'occasion de la rétrospective de l'an dernier à la Cinémathèque parisienne, Thierry Jousse avait brossé un formidable portrait dans l'émission, hélas non reconduite, sur France musique, Cinémasong.

Combinant son amour du piano et du cinéma, Philippe Ghielmetti, dont on se souvient des albums avec le pianiste Stephan Oliva sur Bernard Herrmann, mais encore sur le film noir, a rencontré en Bruno Angelini un autre partenaire idéal (dans Move is, le pianiste écrivait des musiques originales pour illustrer ses films préférés) : ils ont décidé de célébrer à leur manière ce génial tandem cinéaste/compositeur en adoptant un angle de vue original : découvrir l'homme, l'humaniste derrière le cinéaste dans un hommage en forme de piano solo. En s'attaquant à seulement deux films Le bon, la brute et le truand (1966) et Il était une fois la révolution (1971) dont Bruno Angelini se sert pour laisser filer sa rêverie.

Morricone et Leone formèrent un duo de légende, la musique jouant un rôle essentiel dans le cinéma de Leone. Dans la séquence du cimetière par exemple dans Le bon... est-ce la musique qui entraîne la mise en scène ou l'inverse? Les musiques, plus vraiment illustratives, étaient composées avant le tournage et jouées sur le plateau dans un rapport ambigu et décomplexé. La « révolution » que représentent ces films tient aussi dans le fait que musique et mise en scène se combinent dans des tours inattendus, amenant des surprises constantes dans ces films hors norme, icônes de la pop culture au même titre que les James Bond.

Des chœurs célestes alliés à des cris plaintifs ou sifflés (le cri du coyote dans Le bon...) des instruments utilisés de façon insolite (harmonica), de brutales ruptures, voire des silences, un piano en cascade de notes et enfin des orchestrations d'une incroyable variété, une palette musicale allant d'un symphonisme très XIXème à un atonalisme contemporain (Ligeti...). C'est long, lent, hypnotique, intense.

Bruno Angelini consacre deux suites assez longues à chacun des films, une musique profondément élégiaque, un piano évanescent, parfois rejoignant un certain minimalisme dans des mélodies entêtantes, des reprises en boucle. Curieusement, le pianiste ne reprend pas le fredon « Sean, Sean » d'Il était une fois la révolution, mais des échos d'Il était une fois dans l'ouest dans le numéro 3 de la première longue suite « Giu la testa », titre original du film. Ceci n'est pas très important au fond, car il ne s'agit pas de reprendre mais de transposer dans l'imaginaire, le ressenti, d'interpréter en partant du souvenir de certaines séquences marquantes de films. Et il y a assurément une constante dans la musique de Morricone pour les œuvres de Leone. Les thèmes ou certains fragments, comme des fredons, reviennent par touches légères et le plus souvent allusives. La main droite s'autorise un lyrisme poignant. Fidèle au sens de l'orchestration de Morricone, Bruno Angelini a utilisé pour agrémenter son solo, exercice ô combien difficile, des effets sonores : boucles de fender, re-recording de piano, percussions, piano préparé. Car ce ne sont pas nécessairement les scènes les plus burlesques, ces « lent duels de héros mal rasés vus en gros plans » qui resteront en mémoire, mais les contextes historiques des révolutions mexicaine et irlandaise, les massacres rappelant les atrocités fascistes où les héros désabusés finissent par tisser des liens hors nature, « à la vie, à la mort ». Une mélancolie militante que l'on saisit dans près d'une heure de musique prenante.

Sophie Chambon

Dans la longue chronique que j'ai consacrée en juin dernier dans ce blog à "Instant Sharings", le disque précédent de Bruno Angelini également de cette année, j'ai raconté avoir découvert ce pianiste avec "Never Alone", un opus en solo de 2006, relecture onirique de "The Newest Sound Around", célèbre album co-signé par Jeanne Lee et Ran Blake, un autre pianiste que j'affectionne. "Never Alone", jamais seul, car comment l'être avec un piano pour s'exprimer, faire partager sa musique, ses émotions. Bruno Angelini, je l'ai bien sûr rencontré lors de ses concerts, sur la péniche l'Improviste avec Philippe Le Baraillec son complice qui enseigne comme lui à la Bill Evans Piano Academy. Pour ce dernier, j'ai écrit les notes du livret de "Involved", un disque de 2011 produit par Jean-Jacques Pussiau, un ami de longue date. Philippe Ghielmetti en est un aussi. C'est lui qui supervisa les séances de "Never Alone" et qui fit enregistrer à Bruno son premier disque. Nous nous sommes connus à Paris Jazz Corner lorsqu'il débutait l'aventure de Sketch Records. J'ai appris à l'apprécier, à l'aimer. Sa qualité d'écoute est exceptionnelle et lorsqu'il m'a remis il y a quelques mois une copie du master de "Leone Alone", enregistré en solo à la Buissonne, me demandant de l'aider à le sortir, j'ai très vite accepté, enthousiasmé par la prise de son de Gérard de Haro, par le piano accordé par Alain Massonneau et bien sûr par la musique, découverte sur cette même péniche en juin 2013. Sauf à de rares moments (les pages 10 et 14 du CD), il faut prêter une oreille attentive pour reconnaître les musiques qu'Ennio Morricone composa pour "Giu La Testa" ("Il était une fois la révolution") et "Il Buono, Il Brutto, Il Cattivo" ("Le bon, la brute et le truand"), deux films de Sergio Leone. Comme l'a très justement écrit Vincent Cotro dans Jazz Magazine, les films de Leone « leur matière sonore inépuisable » inspirent les solos de Bruno. Ce sont leurs images qu'il poétise dans des improvisations colorées, parfois minimalistes, tant la musique prend le temps de respirer, de s'étaler sans jamais envahir. De toute beauté, l'harmonie structure les notes que pose un toucher délicat et sensible. Quelques effets sonores, de discrètes boucles de Fender s'ajoutent parfois au piano, donnent un effet miroir à des grappes de notes cristallines. Les tempos sont lents, rêveurs, hypnotiques. « Arrangements et improvisations de Bruno Angelini » indique la pochette. Leone n'est plus seul. Bruno réinvente la musique de ses films, en donne des images sonores inoubliables. Ce disque, les amateurs de beau piano devraient tous l'adopter. Avec le temps...

Concert de sortie au Sunside, mercredi 18 novembre à 21h00. Une recreation inédite de C'era una volta il West ("Il était une fois dans l'Ouest") constituera le programme du second set auquel participera le saxophoniste Francesco Bearzatti (ténor et clarinette).

Pierre de Chocqueuse

Chocs 2015 :

13 disques très regardés.

Une grande année pour Bruno Angelini, auteur de deux disques enthousiasmants. Enregistré en quartette avec Régis Huby aux violons, Claude Tchamitchian à la contrebasse et Edward Perraud à la batterie et aux percussions, "Instant Sharings" aurait très bien pu figurer dans ce palmarès. Je lui ai préféré "Leone Alone" dans lequel Bruno Angelini au piano, avec parfois de discrètes boucles de Fender pour accentuer l'aspect onirique de sa musique, revisite les musiques qu'Ennio Morricone composa pour "Giu La Testa" ("Il était une fois la révolution") et "Il Buono, Il Brutto, Il Cattivo" ("Le bon, la brute et le truand"), deux films de Sergio Leone. Imaginées par un pianiste au toucher délicat et sensible, les improvisations minimalistes aux harmonies colorées de cet album relèvent de l'essentiel. Pierre de Chocqueuse

Bruno Angelini - Leone Alone

Le cinéma et la musique de film est un véhicule qui sied parfaitement au pianiste soliste. On l'a vu, par exemple, avec Stephan Oliva et sa libre errance dans la musique de Bernard Hermann et plus globalement dans les ombres du Film Noir. Il avait également évoqué Vaguement Godard dans un très bel album sorti chez [Illusions].

Une histoire de cinéma, là encore, piloté par Philippe Ghielmetti sur son beau label. C'est la même démarche qui conduit Bruno Angelini à se plonger dans Leone Alone, toujours sur le même label. On trouvera une démarche identique dans les deux disques et une pochette également soeur.

Angelini et Oliva prennent tous les deux leurs claviers pour aborder le cinéma de deux monstres sacré par la musique de leur film, mais par par leur compositeur.

La comparaison s'arrêtera là. Les deux pianistes sont des stylistes remarquables, mais ils agissent dans des registres différents. Oliva travaillent les basses, il prend la musique à bras-le-corps. Angelini est un amoureux des lumières changeantes, de la pénombre qu'il décrit avec une légèreté pensive. La main droite d'Angelini, qui nous avait récemment tant séduit dans Instant Sharing s'accommode du silence, elle joue avec la lenteur plein de tension qui marque souvent le cinéma de Sergio Leone.

Chaque instant est une image, et dans la musique d'Angelini seul comme dans les films de l'italien, elle peuvent être lente jusqu'à sembler fixe mais se révéler dire une foultitude de chose.

On s'en aperçoit de manière cruciale dans les sept premières plages de l'album, une suite intitulé "Giu la Testa" (Il était une fois la révolution en français, où on a toujours su accommoder les titres pour les rendre pénibles...). On pourrait s'attendre à une explosivité, à un jeu haut en couleur, mais Angelini choisi d'aborder l'esthétique du film par ses paysages. Ses grandes plaines que l'imaginaire n'a plus qu'à remplir.

Leone Alone.

Sergio Leone seul qui compose son image avec Bruno Angelini à la palette. On s'attend évidemment à Morricone.

Il est là, il est partout même, fantomatique jusque dans les citations avortées et les clins d'oeil légers... Y compris lorsque le pianiste s'empare du célèbre gimmick de "Il Buono, il brutto, il cattivo" dans la seconde suite.

Morricone a suffisamment habité les films de Leone pour leur a donné une identité populaire : la mélodie répétitive, aigrette, vaguement goguenarde.

L'arrangement luxueux, à la limite du pompier, qui accompagne les duels... La musique est intimement lié à l'imagerie de Leone.

Et pourtant, que se passe-t-il lorsqu'on l'estompe ? Il ne s'agit pas de l'effacer. Bruno Angelini ne le fait d'ailleurs pas, il s'agit d'en faire un élément du décor parmi d'autre en s'attachant à une véritable mise en scène.

Comme Leone, le pianiste mise tout sur les personnage. Sur les portraits serrés où chaque trait trahit une attitude. Il y a des coups de zooms rapide qui se traduisent par des martellements soudains, et des moments plus retenus, où l'on entend presque le coeur du piano dans une percussion sensible du bois. Et puis parfois quelques gouttelettes d'électricité au Fender Rhodes, pour rendre cet aspect alcalin des films de Leone. Cette escapade est belle, on la conseille. On ne respire bien que dans les grands espaces, pour le moment...

Franpi Bariaux